



SCIENCES

Notre reporter sur le site de la catastrophe

② Tchernobyl : l'impossible normalisation

Trois réacteurs de la centrale ont repris du service, mais les employés habitent à 50 kilomètres. 135 000 personnes ont été contraintes à l'exode, mais certaines reviennent clandestinement, et 600 000 habitants de la région, plus ou moins contaminés, sont suivis médicalement.

TCHERNOBYL :
Jean-Paul CROIZE

Il n'y a pas trente-six moyens de neutraliser le danger que constituent les « grains de mort », ces particules hautement radioactives, essentiellement de césium 137, crachées dans le ciel pendant plusieurs semaines voici un peu plus de trois ans lorsque le réacteur numéro 4 de la centrale de Tchernobyl, en Ukraine a explosé. Aujourd'hui, le taux de radiation a très fortement diminué sur le lieu de cette catastrophe (voir nos éditions d'hier) mais le problème de la décontamination reste entier.

Les poussières radioactives, qui peuvent tuer par cancer induit si on vient à les avaler ou à les respirer sont partout. Une visite de Tchernobyl révèle le travail de titan dans lequel les Soviétiques se sont enlisés ici ; il faut tout recouvrir d'un film plastique, ou fixer la radioactivité au sol avec de l'eau. Ce qui explique le ballet incessant d'arroseuses autour de la centrale.

C'est sur ce travail d'assainissement colossal que butent, à l'évidence, les responsables du Kombinat, l'organisme chargé d'organiser la décontamination de la région. Car, si Nicolaï Sorodine, ingénieur en chef de la centrale affirme qu'il est aujourd'hui possible de travailler normalement sur les trois autres réacteurs que compte la centrale de Tchernobyl, le personnel n'en dépend pas moins étroitement d'une « ville arrière » bâtie sur le bord du Dniepr, à cinquante kilomètres de là. Baptisée Slavouditch, cette cité-dortoir sortie de terre à la hâte, dont les rues mal bétonnées sont déjà défoncées, permet à tous ceux qui travaillent sur le site de venir se reposer et retrouver leurs familles après avoir passé au maximum quinze jours à proximité de la centrale.

Dose limite

Officiellement, s'éloigner ainsi du front nucléaire correspond à un besoin psychologique. Mais lorsque Yemeli Prosenko, un des ingénieurs chargés d'organiser la vie dans la zone contaminée révèle que toute nourriture est ici gratuite, il est bien obligé d'expliquer à quoi répond cette largesse : empêcher l'apparition des « potagers sauvages » que certains pourraient être tentés de se constituer dans une terre radioactive.

Malgré les visites sur le site, malgré l'activité qui y règne, la situation apparaît d'autant moins maîtrisée à Tchernobyl que, voici moins de deux mois, l'évacuation de 20 000 habitants supplémentaires, vivant au nord de la région officiellement contaminée a été décidée.

Cette dernière mesure d'évacuation, annoncée voici peu, a fait l'effet d'un coup de tonnerre

en URSS. Elle a en effet amené les autorités à redéfinir la zone contaminée en une région beaucoup plus étendue qu'auparavant, qui s'étale maintenant sur près de 10 000 km² en direction de la Biélorussie. Quant au nombre total de personnes que le drame survenu le 26 avril 1986 aura conduit à l'exode, il s'élève désormais à 135 000.

« On a décidé de limiter à 35 rems la dose maximale qu'un homme devrait avoir à supporter dans sa vie », se contente d'expliquer le Pr Tcheban, responsable du département d'endocrinologie de l'Institut de radiologie clinique de Kiev.

C'est dans cet ancien sanatorium de briques roses converti en établissement phare de la pathologie nucléaire, qu'ont été traitées — et que sont encore soignées — pratiquement toutes les personnes irradiées à la suite de l'accident du réacteur. C'est là, également, qu'est tenue une horrible comptabilité, sur laquelle les médecins ne veulent guère s'étendre.

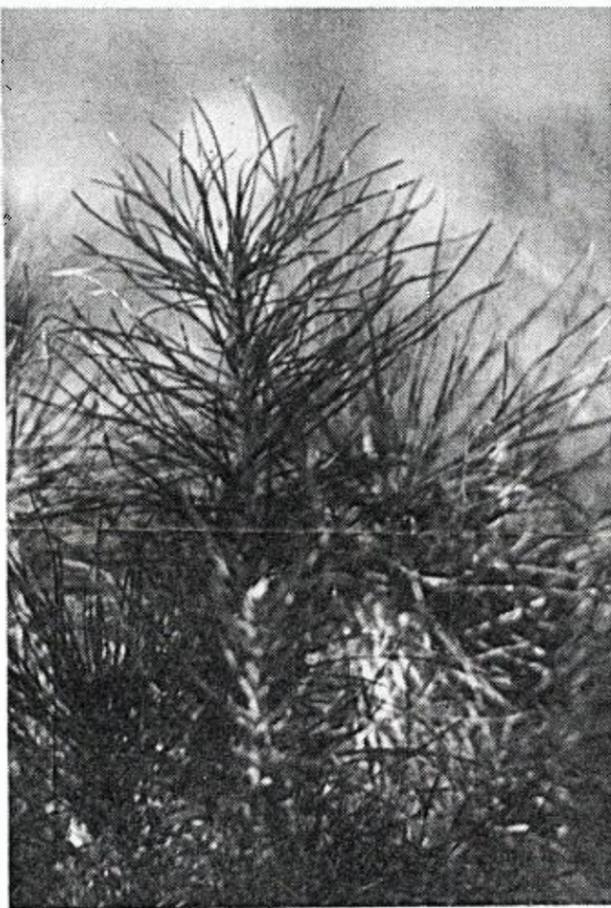
Pin mutant

Le bilan officiel de la catastrophe fait toujours état de 31 victimes, mortes d'une irradiation intense dans les jours ou les semaines qui ont suivi le drame. Les plus exposées ont reçu jusqu'à 3 000 rems en quelques heures révèlent aujourd'hui les médecins. La dose maximale admissible pour les travailleurs du nucléaire est de 5 rems par an. Et elle ne doit pas dépasser 0,5 rem pour la population civile...

Le bilan officiel apparaît encore plus difficile à croire face à certains détails appris à Tchernobyl. L'unique route de Prypiat, qui passe à moins d'un kilomètre du réacteur numéro 4 subissait une radioactivité de 80 rems à l'heure au moment de l'évacuation de la population. Ce qui explique que plus de 7 000 personnes ont été traitées par l'Institut de Kiev pour des maux liés à la radioactivité depuis mai 1986. Et qu'un total de près de 650 000 habitants de la région aient été contaminés à un degré plus ou moins grave par les rejets de la centrale, comme le révèle le Pr Tchoumak, un autre médecin de l'Institut de Kiev, responsable, lui, du département d'immunologie.

Plus de 600 000 personnes marquées au propre comme au figuré : pour permettre aux médecins de surveiller leur état de santé, ces irradiés ont tous été inscrits sur un registre officiel, sorte de grand livre des rescapés de Tchernobyl, qui suivra chacun d'entre eux jusqu'au-delà de sa mort, relatant jusqu'au bilan de l'autopsie que tous devront subir...

Mais il reste impossible de savoir ce que contient ce document : « En se basant sur les documents établis par les Japo-



La seule mutation constatée : celle des pins, très sensibles aux radiations.

mais après la dernière guerre, il apparaît que les cancers liés à une exposition à la radioactivité apparaissent au bout de trois à cinq ans », explique-t-on à Kiev. C'est donc à partir de maintenant que Tchernobyl devrait commencer à véritablement frapper. Le Pr Tchoumak se retranche derrière le secret médical.

Pour de nombreux médecins occidentaux la catastrophe provoquerait à plus ou moins longue échéance la mort de plus d'un milliard de personnes.

Reste, également, le problème des mutations. Des légendes de plantes géantes ou d'animaux sauvages devenus très agressifs qui circulent autour de Tchernobyl. « Beaucoup de porcs naissent aveugles dans la région, mais c'est à cause des nitrates », assurent nos guides. Pour l'instant, les conséquences génétiques de ce drame nucléaire sont considérées comme très limitées par les scientifiques soviétiques. « Une seule mutation a été observée » affirme Nikola Arkhipov, un autre des chercheurs chargés d'informer — sinon de rassurer — l'opinion publique.

Responsable du laboratoire de radiobiologie installé à Prypiat, il apparaît pourtant comme un diabolique jardinier qui cultive plus de 550 variétés de plantes irradiées dans 10 000 m² de serres au sol recouvert de plastique. Ce savant à barbiche

pect normal presque décevant, en passant par les concombres, cornichons et autres framboises — dangereuses parce que concentrant le plus la radioactivité — des groupes témoins poussent ainsi dans la serre, tandis que d'autres se développent à l'air libre.

Déjà, ces travaux ont permis de dégager les variétés de légumes qu'il serait possible de recommencer à cultiver dans les environs de la centrale : sans surprise, il s'agit des concombres et des tomates, qu'il suffit dès à présent paraît-il de passer à l'eau pour qu'ils soient consommables après avoir poussé au pied de la centrale, ou presque. Les visiteurs ont d'ailleurs le droit de les goûter...

D'autre part, le laboratoire a dressé une cartographie de la radioactivité dans la région de Tchernobyl : un périmètre de forme irrégulière, qui s'étend sur un diamètre de quelques kilomètres autour du réacteur a été de la sorte considéré comme définitivement impropre à toute forme de remise en culture. Mais ailleurs, des zones orange ou bleues délimitent les endroits où, un jour, des jardins refloriront peut-être.

C'est sur ces sites moins contaminés, que les autorités tolèrent le retour clandestin de certains des anciens habitants de la zone interdite, qui ont décidé de revenir mourir ici envers et contre tout. De vieilles gens, généralement âgés de plus de soixante ans, que l'on voit furtivement disparaître dans leur maison lorsqu'on passe en autocar : « On en compte maintenant plus d'un millier qui sont revenus par les sentiers, parcourant parfois plus de 30 km à pied », expliquent les scientifiques qui assurent que ces personnes sont assistées médicalement.

L'inquiétant pour les responsables de la sécurité est que les enfants et les petits-enfants de ces paysans décidés à mourir à Tchernobyl reviennent, eux aussi. Pendant ces dernières semaines, qui constituaient une période de vacances, on en a trouvé plus d'une cinquantaine dans la zone interdite ; on essaie de les empêcher d'entrer, mais on n'a pas osé expulser ceux qui sont passés, assure-t-on ici. Pour limiter les risques, les scientifiques ont recommandé de leur fournir de la nourriture. Car si on les tolère sur les zones peu radioactives où ils ne risquent semble-t-il pas grand-chose, on redoute qu'ils se faufilent partout, notamment dans les secteurs très fortement contaminés où ils pourraient cueillir des champignons extrêmement nocifs. « Pour les vieux, la radioactivité n'a plus beaucoup d'importance. Ils se seront éteints avant d'en subir les éventuels effets. Mais pour les jeunes, c'est autre chose... », affirme Youri Rissovany.

J.-P. C.

Retours clandestins

Dans ce laboratoire qui constitue le dernier îlot de vie de Prypiat, les chercheurs poursuivent deux objectifs : d'une part, observer comment les plantes évoluent après la catastrophe. Des roses aux lys, dont les échantillons présentent un as-



Les premiers intervenants sur le site ont reçu des doses considérables de radiations. Peu ont survécu. (GAMMA.)

Des survivants se racontent

Effondré dans son fauteuil, l'œil vague et le teint blême, Vladimir Oussenko est un des rescapés de Tchernobyl. Pour les médecins, il appartient au groupe 2 des irradiés, constitué par ceux qui ont reçu de 200 à 400 rems lors de la catastrophe. Membre de l'équipe chargée des interventions d'urgence sur le site, il a travaillé sur le réacteur immédiatement après l'explosion, et a très vite été hospitalisé. « Je suis d'abord resté sept mois en traitement. Maintenant je vais à l'hôpital deux ou trois fois par an, lorsque cela ne va pas, pour avoir des piqûres et des transfusions », raconte-t-il, affirmant qu'il passe l'hiver à Moscou avec sa femme et ses trois enfants, avant de revenir au centre de traitement de Kiev à la belle saison.

Il ne tient pas trop à parler de l'avenir. « On verra bien, soupire-t-il, en s'affirmant conscient de son état. Si les médecins ne s'occupaient pas de moi en permanence, je ne serais plus là depuis longtemps... »

Il ne souhaite guère raconter ce qu'il a vécu le 26 avril 1986, ni parler des autres malades appartenant à ce sinistre groupe 2 : « Je ne vis pas avec eux, je ne sais pas ce qu'ils sont devenus », répond-il, confirmant que les resca-

pés sont rares : « J'en connais un qui vit encore alors qu'il a reçu 800 rems », confie-t-il tout de même, avant de révéler que certains de ses camarades, ceux du groupe 3, tous morts aujourd'hui, ont reçu jusqu'à 3 000 rems sur le site de la centrale...

Youry Hilko, un autre de ces irradiés en sursis était pompier à Tchernobyl en 1986. « Je me suis réveillé, j'ai vu les flammes, et j'ai compris », raconte-t-il, ajoutant qu'il a dit adieu à sa femme avant de foncer vers la centrale en évitant de trop penser à ce qui l'attendait. Appartenant au groupe 1 des irradiés, il n'a reçu « que » 120 rems lors de son intervention. Cela ne l'empêche pas de devoir subir un traitement de deux mois chaque année à Kiev, « pour le fortifier et pour éviter qu'il subisse un stress trop important », expliquent les médecins qui se tiennent à côté de lui, semble-t-il prêts à le soutenir en cas de besoin. Cet homme de trente et un ans, lui aussi à la mine défaite, assure avoir aujourd'hui un bon moral, mais affirme avoir vécu des moments très pénibles, « d'abord quand j'ai su à quel point j'avais été irradié, puis ensuite quand j'ai vu mes camarades mourir ici... »